

Assyriologie

M. Paul GARELLI, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Cours : L'évolution de l'Assyrie du XVI^e au VIII^e siècle av. J.C.

Si l'on veut comprendre l'essor de l'Assyrie ayant abouti à la constitution d'un empire au VIII^e s. av. J.C., il faut prendre en considération l'échiquier politique instable qui prévalait au Proche-Orient depuis le XVI^e siècle. C'est à partir du XV^e siècle, toutefois, que la situation politique apparaît avec une plus grande clarté. Quatre grandes puissances dominaient ces régions. L'Égypte était parvenue à étendre son autorité sur la Syrie, surtout à l'époque de Thoutmosis III (1478-1426). Les Hittites, peuple de langue indo-européenne, avaient unifié l'Asie mineure et ils furent amenés à pénétrer sur ses confins méridionaux, surtout à l'époque de Suppiluliuma (ca. 1370-1342). Le souverain s'avance alors en Syrie au Nord aux dépens de l'Égypte et surtout du Mitanni. Ce royaume, constitué par les Hurrites, de langue agglutinante, était dirigé par une aristocratie aux noms indo-aryens, qui s'étaient imposée aux populations sémitiques de la Haute Djezireh. L'Assyrie avait été englobée dans cet ensemble, s'étendant initialement jusqu'à l'Oronte. La Babylonie, enfin, était sous la mouvance des Cassites venus du Kurdistan, mais qui s'étaient assimilés aux autochtones. La langue officielle restait le babylonien.

Le fait essentiel, pour comprendre l'évolution de l'Assyrie, réside dans la structure politique du Mitanni. Elle est encore mal connue, parce qu'on n'a pas retrouvé les archives de la capitale Waššukkanni, qui devait se trouver dans le triangle du Haut Habur. On pourrait la considérer de type « fédéral », à en juger par les archives de Nuzi, dont les souverains reconnaissent l'autorité du Mitanni. Il en allait de même à Aššur, comme le montrent la continuité dynastique des listes royales et les inscriptions où les rois conservent le titre d'« intendant du dieu Aššur », *iššak d'Aššur*, comme dans l'ancien royaume, tout en étant dépendant du Mitanni.

On ne dispose pas d'une documentation assyrienne suffisante à cette époque. Mais les archives de Nuzi illustrent bien l'administration d'un Etat souverain. Le roi local entretient un personnel recevant des rations de nourriture. Ce sont des tisserands, des forgerons, des potiers, des corroyeurs, tenus de livrer, comme impôt *iškaru*, des quantités déterminées de produits en nature ou de biens finis. Parmi les bénéficiaires figurent aussi des *ubāru* qui seraient des diplomates étrangers, d'après C. Zaccagnini (*Assur*, 2/1, 1979, 13-15). Les plus nombreux sont ceux du Hanigalbat, c'est-à-dire des régions orientales du Mitanni. L'officier royal, *hašuhlu*, procédait à la répartition des domaines officiels et il siégeait à côté des juges, lors des procès. Dans ses *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi*, I (1981), 240-4, M. P. Maidman pense que *hašū* désigne un simple « territoire », équivalent parfois à la « ville », *ālu*. Mais rien n'interdit de considérer ce personnage comme un chef de district, ainsi que ce sera le cas à Šibaniba. D'ailleurs l'un de ces *hašuhlu*, *Tehiptilla*, s'occupait de l'assignation des terres royales et exerçait la surveillance de leurs tenanciers. Lui-même et tous les membres de sa famille possédaient des terres d'*ilku* (cf. H. Lewy, *Or.* 11 (1942), 7 sq), dont les 2/3 étaient imposables, le reste étant à leur disposition.

Dans son étude sur *L'adoption à Nuzi*, E. Cassin a montré qu'un grand nombre de propriétaires arrondissaient leurs domaines par des contrats d'adoption. Rien n'interdisait de le faire à plusieurs reprises par un nombre illimité de personnes. *Tehiptilla* s'est fait adopter plus de 120 fois et les membres de sa famille ont agi de même. Ce procédé de l'adoption a été largement utilisé, notamment pour empêcher la dispersion des biens familiaux. On procédait alors à une adoption en fraternité, ce qui permettait d'obtenir une part d'héritage paternel et une fraction de celles des frères. On ignore l'origine de cette procédure d'adoption. E. Cassin pense à la force extrême du lien familial, mais il faudrait admettre alors qu'il s'était considérablement renforcé depuis les époques antérieures et qu'il s'est affaibli ensuite. Il semble préférable d'admettre avec les premiers éditeurs, E. Chiera et E. Speiser, *AASOR*, 6, 1926, 87-90, que c'était un moyen de tourner une loi, interdisant de vendre des biens reçus en héritage, bien qu'elle soit inconnue. Force est de constater pour l'instant que c'est une spécificité de Nuzi.

Ce qui est moins typique et qu'on retrouvera notamment en Assyrie, c'est l'étroitesse des relations unissant les notables. Le maire de Nuzi était un ami de *Tehiptilla* : il apparaît souvent comme témoin dans ses contrats de vente-adoption. Il en allait de même pour les scribes, dont les fonctions se transmettaient de père en fils. Or le scribe de *Tehiptilla* était le scribe du roi...

Le déclin de l'Egypte, après la mort de Thoutmosis III (1426), coïncidant avec celui des Hittites, assaillis de toutes parts, permit au Mitanni de combler le vide en Syrie du Nord. Les royaumes de Karkemiš et d'Alep durent passer

sous son obédience. Il en alla de même pour le Kizzuwatna, en Cilicie, l'Išuwā, à l'Est de Malatya, et naturellement de toute la région entre l'Oronte et l'Euphrate. Les influences entre l'Égypte et le Mitanni s'équilibraient à la hauteur de Qadeš et de Byblos en Amurru. Mais ces royaumes n'étaient pas purement et simplement annexés. Ils gardaient leur autonomie, comme Nuzi et Aššur, tout en reconnaissant l'autorité mitannienne. Or le lien de dépendance était suffisamment lâche pour leur laisser une certaine liberté de manœuvre. Et l'on voit des souverains locaux passer facilement d'un camp à l'autre. Le phénomène s'est accentué par suite des troubles intérieurs du Mitanni, coïncidant avec la montée sur le trône hittite du grand Suppiluliuma (ca. 1370-1342).

On le voit tout particulièrement dans les agissements des rois d'Amurru, Abdi-aširta et Aziru, bien documentés par les tablettes d'El-Amarna. Aziru, notamment, tout en étant subordonné à l'Égypte, n'hésite pas à s'en prendre au roi de Damas et à bloquer Rib-Addi, fidèle serviteur du pharaon, dans Byblos, qu'il finit par occuper. Il est obligé alors de se rendre en Égypte, mais à son retour en Amurru, il passe ouvertement du côté hittite et conclut un traité en bonne et due forme avec Suppiluliuma, auquel il resta fidèle jusqu'à sa mort. De tels agissements permettent de voir les problèmes auxquels se heurtaient les grands souverains de l'époque. Certes, ils n'ont pas tous agi de la même manière. M. Liverani a rappelé avec raison, dans son ouvrage *Prestige and Interest* (1990), que les pharaons contrôlaient plus étroitement les villes de la côte palestinienne que les régions intérieures. Ils avaient tendance à ignorer les problèmes des petits royaumes qu'ils considéraient comme des contestations personnelles. De toute manière, les étrangers n'étaient pas fiables et l'on ne voyait pas la nécessité de remplacer un roi révolté par un autre, qui pouvait agir de même (p. 77, 147-179).

Même s'ils n'avaient pas les mêmes conceptions, les souverains du Mitanni se heurtaient à des problèmes similaires, qui furent aggravés par des crises dynastiques. La suite des événements a été fort bien analysée par Amir Harrak dans son ouvrage *Assyria and Hanigalbat* (1987), dont on a présenté les conclusions. Ce qui est typique, c'est le renversement des alliances opéré par les prétendants au trône. L'échec de Tušratta devant l'armée hittite à Murmuriga fut considéré par Suppiluliuma comme un verdict du dieu Tešub en faveur d'Artatama II, qu'il soutint. Mais en fait ce dernier devint roi du Mitanni grâce à l'intervention des Assyriens, qui exigèrent en contrepartie la livraison des trésors royaux. Son fils Šuttarna III dut se plier à des exigences similaires. Le fils de Tušratta, Šattiwaza, adopta la même politique que son adversaire et vint demander l'appui des Hittites. C'était la réplique inverse de la situation antérieure. L'offensive de Suppiluliuma incita les Assyriens à intervenir, mais ils ne purent le rejeter hors du royaume. Cette double offensive aboutit à une partition du Mitanni en deux royaumes distincts : le Mitanni occidental, dirigé par Šattiwaza, était en fait un protectorat hittite et

le Mitanni oriental, ou Hanigalbat, dirigé par Šuttarna II, dépendait étroitement de l'appui assyrien. La puissance politique de Mitanni était désormais brisée.

Cet essor de l'Assyrie, sous le règne d'Aššur-uballiṭ I (1363-1328) s'explique par différents facteurs. Il faut d'abord prendre en considération la forte personnalité du souverain. Ce fait ne doit pas être sous-estimé. Il a aussi joué un rôle important sous certains de ses successeurs, comme Salmanazar I (1273-1244) et Tukulti-Ninurta I (1243-1207). Leurs réalisations sont restées acquises dans l'ensemble, même si d'autres rois n'ont pas fait preuve des mêmes capacités. Il est possible, d'autre part, que la dépendance de l'Assyrie vis-à-vis du Mitanni ait suscité un sentiment de frustration et d'orgueil national, ayant donné naissance à un dynamisme militaire. Or cet élan a été facilité par l'absence de centralisation des grandes puissances. Les territoires soumis gardaient une certaine liberté de manœuvre. Ils pouvaient changer de camp, sans provoquer d'intervention immédiate. D'ailleurs, comme l'a remarqué avec raison M. Liverani, les frontières fixées théoriquement ne correspondaient pas à des réalités géographiques (*Prestige and Interest*, p. 79, 90). Dans le cas du Mitanni s'ajoutaient des brassages de populations d'origines et de langues différentes. Il faut tenir compte également des incursions de nomades et des « barbares » des régions montagneuses, qui pouvaient bouleverser l'échiquier politique. C'est l'ensemble de ces difficultés que parvint à surmonter Aššur-uballiṭ.

Le souverain ne nous a guère laissé de récits détaillés de ses expéditions, car le genre littéraire des annales royales n'était pas encore né en Assyrie. Ce sont les allusions d'Adad-nirari I (1305-1274), qui nous apprennent qu'Aššur-uballiṭ avait soumis le pays de Mušri, au N.E. de l'Assyrie, et dispersé les troupes des šubarê, c'est-à-dire peut-être du Šubria, près du lac de Van (cf. A. Harrak, p. 56). Mais avant même d'obtenir ces succès Aššur-uballiṭ n'hésita pas à se prévaloir du titre de « grand roi » (*šarru rabû*) dans une lettre adressée à Amenophis IV (EA 16). En fait il se posait en égal du roi de Babylone, Burnaburiaš II, à qui il donna sa fille en mariage. L'accord n'alla pas sans provoquer une révolte en Babylonie. Le fils de l'Assyrienne fut éliminé et un certain Šuzigas s'empara du trône. Aššur-uballiṭ intervint immédiatement. Il élimina l'usurpateur et installa sur le trône de Babylone un fils du prince assassiné, Kurigalzu II. En fait il pouvait contrôler la Babylonie.

Ces succès incitèrent Aššur-uballiṭ à se poser en digne successeur de Samsi-Addu (ca. 1807-1776), qui fut le premier à élever l'Assyrie au rang de grande puissance. Ce dernier, tout en maintenant les titres traditionnels de « prince » (*ruba'um*) et d'intendant du dieu Aššur » (*iššak d'Aššur*), s'était affirmé « préposé d'Enlil » (*šākin d'Enlil*), « roi de la totalité » (*Šar Kiššati*) comme Jargon d'Akkad (2334-2279) et « roi puissant » (*šarru dannu*) comme Amar-Su'en de la III^e dynastie d'Ur (2046-2038). Ce précédent a fortement influencé les rois

d'Assyrie et il est typique de voir que la plus longue notice de la liste royale rédigée au VIII^e siècle est consacrée à Samsi-Addu, alors qu'il était benjaminite et non de souche assyrienne. Le prédécesseur d'Aššur-uballiṭ, Eriba-Adad I s'était déjà considéré comme « préposé d'Enlil », mais il ne s'était pas affirmé « roi » (*šarru*). Ce fut Aššur-uballiṭ qui le fit, tout en conservant les titres traditionnels. Et dans les énumérations de ses prédécesseurs, il a éliminé tous les souverains, dont il ne descendait pas personnellement.

Cette tendance s'est développée par la suite, mais les rois semblent avoir tenu compte de leur puissance réelle. C'est le cas d'Enlil-nirari (1327-1318), dont les démêlés infructueux avec la Babylonie l'incitèrent peut-être à ne s'intituler qu'*iššak d'Aššur*. Il est vrai que nous disposons d'un nombre infime de textes datant de son règne. Arik-dēn-ili (1317-1306) connut plus de succès dans ses luttes contre les Babyloniens, les Araméens, et les montagnards du Zagros. C'est ce qui l'incita sans doute à se considérer comme « roi puissant », *šarru dannu*. Mais ces opérations militaires ne traduisent pas des plans de conquêtes. Elles reflètent la nécessité de défendre l'acquis. Il en alla de même sous le règne d'Adad-nirari I (1305-1274) qui dut mâter des révoltes du Hanigalbat. Les Hittites étaient trop affaiblis par leurs luttes avec l'Égypte pour intervenir et le roi d'Assyrie pouvait affirmer sa puissance.

C'est alors qu'on constate le développement des inscriptions royales énumérant les campagnes militaires et multipliant les épithètes royales. Adad-nirari est le premier à reprendre le titre de *šar kiššati*, « roi de la totalité » (du monde), que s'était attribué Samsi-Addu. Naturellement il est aussi un « préposé d'Enlil » et un « roi puissant », *šarru dannu*, comme l'aurait été Aššur-uballiṭ, ce qui n'est pas attesté. On commence à attribuer aux rois antérieurs des titres qu'ils ne portaient pas, tout en maintenant ceux des époques anciennes, comme *rubû*, prince, *iššakku*, intendant du dieu, ou *waklum*, administrateur, qui prennent tous dès lors la signification de « roi », qui est en même temps *šangû*, grand prêtre du dieu national.

Quand Salmanazar I monta sur le trône en 1273, il dut affronter une série de révoltes. Ce fut le cas de l'Uruatru, du Kurruri, au N.E. d'Arbèles (à lire peut-être *Habruri* : RIA 5, 606) et du Mušri, qui furent rapidement écrasés. Le Hanigalbat avait recouvré son indépendance et le nouveau roi Šattuara II fit appel au roi hittite Hattusili III, qui désigna celui de Karkemiš pour diriger la coalition. Elle fut écrasée et toutes les villes conquises par Adad-nirari I furent réoccupées. Salmanazar poussa même jusque vers l'İsuwa et Malatya, qui fut conquise. Mais il rendit la ville aux Hittites après la conclusion de la paix. En fait il dominait toutes les régions situées à l'Est de l'Euphrate, qui délimitait la frontière entre le Hatti et l'Assyrie et où il fonda la nouvelle capitale *Kār-Šulmān-ašarēd*, l'actuel Til-Barsib, pour célébrer son triomphe.

Ces succès permirent à Salmanazar I de se prévaloir des mêmes titres que son prédécesseur. Mais s'il était « roi de la totalité », *šar kiššati*, il précise, dans une inscription (RIM I, 4, 2. *Les références citées ici renvoient à cet*

ouvrage) qu'il s'agit de « la totalité des peuples » *kiššat nišē*. D'autre part, il ne reproduit pas les titres exacts de ses prédécesseurs. Adad-nirari I n'est pas désigné comme *šar kiššati*, alors qu'il l'était. De même il omet de préciser qu'Arik-den-ili était *šarru dannu* (RIM 1, 7). Mais c'était peut-être une pure question de stylistique. Sur de brèves inscriptions de jarres, il revêt simplement les titres traditionnels de *waklum* (27) et d'*iššakku* (26).

En fait, on ne saurait parler d'annexion pure et simple des territoires conquis. Il y avait des centres administratifs implantés dans le Hanigalbat, où les Assyriens assumaient les fonctions politiques, militaires et commerciales. Les populations locales, en particulier les Hurrites, étaient de simples travailleurs subalternes, affectés essentiellement à l'agriculture. Mais les pays soumis n'étaient pas découpés en provinces.

On peut tirer des conclusions similaires du règne de Tukulti-Ninurta I (1243-1207), qui fut amené à lancer des expéditions militaires sur le pourtour montagneux du Zagros et du Haut-Tigre, ce qui provoqua une forte tension avec les Hittites. Le roi de Babylone, Kaštiliaš IV, en profita pour attaquer l'Assyrie, mais il fut écrasé, Babylone conquise, et Tukulti-Ninurta s'empara des villes du Moyen-Euphrate ainsi que des dépendances babyloniennes de Transtigrine et du Zagros.

Dans leur ensemble, ses inscriptions suivent régulièrement un nouvel ordre logique. Elles débutent par des titulatures, puis vient l'énumération des conquêtes et, pour finir, le récit de construction ayant motivé leur rédaction. Sur une pierre du temple d'Aššur figure toutefois une lettre au dieu, qui a servi de modèle par la suite, notamment au récit de la 8^e campagne de Sargon II. Naturellement Tukulti-Ninurta pouvait légitimement revêtir les titres glorieux de ses prédécesseurs. Il le fait en ajoutant des nuances. Il est le « soleil de la totalité des peuples » (5), c'est-à-dire « roi des quatre régions » (2), « de la mer supérieure à la mer inférieure » (5), que les dieux lui ont donné pour mission de régenter (1, 2). De ce fait il est « roi des rois, seigneur des seigneurs, prince des princes » (13) et sa victoire sur Babylone en fait un « roi de Sumer et d'Akkad » (23), comme l'illustre Sargon du III^e millénaire. Il se devait naturellement, comme son prédécesseur, de construire une nouvelle capitale, à laquelle il donna son nom : *Kār-Tukulti-Ninurta*.

D'autre part, ses expéditions sur le pourtour de la Mésopotamie lui permettaient de contrôler les routes menant aux sources d'approvisionnement en matières premières, métaux, pierres et bois de construction. La guerre devient une forme de commerce international : les peuples soumis doivent payer tribut et livrer des contributions (1, III 8 ; 5). On leur impose la corvée (*tupšikku* : 5 ; 23 ; 26) et les déportations fournissent de la main-d'œuvre. Tous doivent se soumettre à une seule loi (*pā išten* : 2, 17-36 ; 1, III, 36) et certains adversaires furent même brûlés vifs (1, III, 44).

Ce despotisme cruel qu'on considère typique de l'esprit assyrien est beaucoup plus un trait de caractère personnel, comme le montrent les inscriptions de souverains postérieurs, alors même qu'ils ont suivi une politique analogue à celle de Tukulti-Ninurta I. Son règne s'est terminé dans le chaos. La Babylonie parvint à recouvrer son indépendance, lui-même fut assassiné par un de ses fils, mais les princes se disputèrent le pouvoir et l'on constate une succession de règnes brefs dans une Assyrie épuisée, qui ne dominait plus la situation internationale.

Nous ne disposons pas d'inscriptions de tous les rois de cette époque. Mais ceux qui nous en ont laissé conservent les titres glorieux de leur prédécesseurs. Aššur-nadin-apli (1206-1203), qui monte sur le trône dans un pays épuisé par les guerres civiles est toujours « roi de la totalité des peuples ». Ninurta-apil-ekur (1191-1179) se pose également en *šar kiššati*, tout comme Aššur-reša-iši (1132-1115). Toutefois, celui-ci, dans une inscription commémorant la reconstruction du temple d'Ištar à Ninive, n'adopte que les titres plus anciens de « préposé d'Enlil » et « intendant d'Aššur ». Mais il ajoute qu'il avait été choisi par les grands dieux « dans le sein de sa mère » pour diriger l'Assyrie (1, 3). La formule ne devait pas se perdre. Elle a été reprise par Sennacherib et Assarhaddon.

L'esprit national s'est durci lors des campagnes de Tiglath-phalazar I (1114-1076) contre le Katmuhu et le Naïri, sur le Haut Tigre, ainsi que les Ahlamū-Araméens, qui envahissaient le moyen Euphrate. Il les écrase, atteint Karke-miš et poursuit même son équipée jusqu'à la Méditerranée, où il reçoit le tribut de Byblos, Sidon et Arvad. Le souvenir ne s'en perdra pas, mais il doit harceler vingt-huit fois les nomades en de fulgurantes chevauchées. Une victoire sur la Babylonie, la prise de Sippar et de Babylone couronnait cette expansion. Le souverain se conformait ainsi à la volonté des dieux, qui lui avaient donné l'ordre d'élargir les frontières du pays. Cette formule des annales reproduit presque textuellement celle du rituel du couronnement royal, dont l'exemplaire connu date de cette époque.

Les annales de Tiglath-phalazar I se présentent sous une forme quelque peu différente de celles de ses prédécesseurs. L'une d'elles (ARI 2, 2) énumère les conquêtes dans un ordre géographique et non chronologique. La principale (ARI 2, 1) débute par une invocation aux grands dieux nationaux et se termine par une prière. Le style en est recherché, même dans les récits de massacres infligés aux ennemis, qui commencent à se développer. Ce souverain paraît brutal, mais ce trait de caractère ne fait peut-être que traduire celui d'un pays harcelé par les nomades et les incursions babyloniennes. Leur élimination développe une volonté d'annexion, que reflète la formule : « je les comptai comme des gens de mon pays », *ana nišē mātia amnūšunūti*. Elle aussi sera reprise par les fondateurs de l'empire.

Ces succès ne devaient guère durer. La pression des nomades araméens fut telle que Tiglath-phalazar dut se replier dans les montagnes du Katmuhu.

Mais la résistance assyrienne incita les Araméens à se diriger vers la Babylonie, qui fut submergée. On voit se développer alors les tendances profondes des deux pays voisins. La Babylonie assimilera ses vainqueurs, qui ne constitueront qu'une donnée ethnique nouvelle. Les Assyriens résisteront et parviendront peu à peu à rejeter les envahisseurs. D'après l'obélisque brisé, qui lui est attribué, Aššur-bêl-kala (1073-1056) aurait même renouvelé l'exploit de Tiglath-phalazar, en poussant jusqu'à Karkemiš et Arvad (ARI, 2, 2).

Il est difficile d'apprécier la situation qui prévalait au début du X^e siècle, car on ne possède que de brèves inscriptions des souverains de cette époque. Cependant la continuité dynastique, la longueur de certains règnes et les allusions postérieures montrent que les Assyriens parvinrent à surmonter la crise. Mais les mesures prises par Aššur-dan II (934-912) reflètent la situation d'un pays épuisé. D'ailleurs ses campagnes militaires se déroulent dans les montagnes du Katmuhu et du Mušri, soumises par Tiglath-phalazar et où il s'était même replié. Aššur-dan II y prélève du butin, déporte des prisonniers et massacre ses adversaires.

Ces tendances s'accroissent sous les règnes d'Adad-nirari II (911-891) et de Tukulti-Ninurta II (890-884), qui furent obligés de mener des guerres de sièges dans la Haute Djezirah. Mais ces avances régulières permettaient d'éviter le regroupement des forces adverses, de recruter de la main-d'œuvre et de percevoir des biens de toutes natures, dont l'énumération est fournie en détail. L'armée devenait une sorte d'immense caravane, qui ne pouvait progresser qu'à petites étapes. Les deux souverains ont également traversé le Nord de la Babylonie, sans rencontrer d'opposition véritable. C'est peut-être ce qui explique la mention de divinités babyloniennes, en particulier de Marduk, dans la longue invocation de Tukulti-Ninurta, qui ne suit pas exactement l'ordre adopté par Adad-nirari.

Leurs succès devaient permettre à Aššurnaširpal II (883-859) de reprendre la politique d'expansion vers les pays d'Occident. La situation était devenue comparable à celle de l'époque de Tiglath-phalazar I. Comme lui, il atteignit Karkemiš et la côte méditerranéenne, où il reçut le tribut de Tyr, Sidon, Byblos et Arvad. Si l'on ajoute ses expéditions victorieuses vers le Kurdistan et le Moyen-Euphrate, bien qu'il n'ait pu atteindre Rapiqu, le monarque avait rétabli la puissance assyrienne. Il pouvait s'offrir le luxe de construire la nouvelle capitale de Kalhu, où il offrit des banquets pendant dix jours à près de 70 000 personnes, parmi lesquelles figuraient 5 000 émissaires des pays tributaires.

Ce qui frappe dans ses récits annalistiques, c'est la mégalomanie des épithètes royales. En outre, un tel vainqueur se devait d'énumérer des butins plus importants que ceux de ses prédécesseurs. Et c'est alors qu'on trouve des récits détaillés de supplices infligés aux vaincus. Si l'on répète souvent que les

Assyriens étaient un peuple cruel, c'est Aššur-naširpal II qui en est la cause. Bien que l'on trouve des mentions de supplices dans les annales de Tukulti-Ninurta I et de Tiglath-phalazar I, elles sont brèves par rapport à celles d'Aššur-naširpal II. Et si son successeur, Salmanazar III, a suivi son exemple, il ne l'a fait qu'au cours de ses premières campagnes. Ce sont des traits de caractères personnels épisodiques. On ne saurait en stigmatiser l'Assyrie.

Ce qui est plus réel, c'est sa politique d'expansion. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle a été suscitée par réaction contre le Mitanni. Les rois d'Assyrie en étaient dépendants et quand ils purent recouvrer leur liberté de manœuvre, ils furent impliqués dans des conflits locaux, qui les incitèrent à pousser plus avant leurs avantages. Ils ont voulu dominer la Djezireh, mais l'Euphrate représentait à leurs yeux une limite naturelle. Si Tiglath-phalazar I et Aššur-naširpal II ont poussé jusqu'à la Méditerranée, c'était visiblement sans plan d'annexion préconçu. Ils se contentèrent de percevoir un tribut occasionnel, de prélever des matières premières rares comme le cèdre de l'Amanus, puis ils rentrèrent chez eux sans chercher à s'implanter dans ces régions qu'ils avaient parcourues sans rencontrer d'opposition.

Tout a changé sous le règne de Salmanazar III (858-824), en raison même de ces succès rapides. Après la première guerre syrienne, qui aboutit à la bataille indécise de Qarqar en 853, il y eut quatre tentatives similaires contre Damas, Hamath et les douze rois de la côte, de 849 à 841. La dernière expédition échoua en 838. Mais les territoires à l'intérieur de la grande boucle de l'Euphrate étaient annexés. Ils étaient découpés en provinces de grandeurs variables et c'est ce qui provoqua la révolte de la petite noblesse contre les détenteurs de grands privilèges. Elle fut écrasée par Šamši-Adad V (823-811). Adad-nirari III (810-793) reprit le projet sans plus de succès. C'est Tiglath-phalazar III (744-727) qui put le mener à terme. Mais il n'a pas procédé au découpage en provinces des territoires soumis. Ce sont les Sargonides qui le firent.

Dans l'ensemble, si l'on veut comprendre l'évolution de l'Assyrie avant la fondation de l'Empire, on peut distinguer trois grandes périodes : d'abord celle de la domination mitannienne. Puis le sursaut de l'Assyrie, qui assume le même rôle à partir du règne d'Aššur-uballiṭ I, jusqu'à l'époque des grandes invasions araméennes. Le caractère s'est alors durci. L'Assyrie est devenue un peuple guerrier et un plan de domination universelle s'est manifesté sous le règne de Salmanazar III au IX^e siècle. Il devait aboutir un siècle plus tard.

Séminaire : Analyse de nouveaux textes « cappadociens ».

On a procédé à l'étude des textes publiés par Veysel Donbaz, *Keilschrifttexte in den Antiken-Museen zu Stambul II*, Stuttgart, 1989. Elle a été menée surtout en collaboration avec M^{mes} Cécile Michel et Sophie Lafont. De nouvelles interprétations proposées devraient paraître dans des articles sous presse.

PUBLICATIONS

La conception de la beauté en Assyrie, dans *Lingering over Words* (Mélanges offerts à William L. Moran), Harvard, 1990, p. 173-177.

The Achievement of Tiglath-Pileser III : Novelty or Continuity ? dans *Scripta Hierosolymitana XXXIII*, 1991, p. 46-51.

Notice bibliographique d'Edmond Sollberger dans *Revue d'Assyriologie*, 84 (1991), p. 94-99.

Annuaire du Collège de France, 1989-1990, p. 599-612. I : L'évolution de l'empire assyrien ; II : Recherches sur les titulatures royales assyriennes.

ACTIVITÉS

— Membre du Conseil de l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes d'Istanbul, du Ministère des Affaires Etrangères.

— Direction de la Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale.

— Membre du Conseil de la Société Asiatique.

— Le Professeur a présidé la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale qui s'est tenue à Paris du 8 au 10 juillet 1991.